

# Quelques remarques à propos de Freud et le sentiment religieux

Jean-Louis Rinaldini

*L'accent n'est pas mis par Freud sur un pouvoir de transcendance mais sur une non maîtrise à l'égard de ce qui fait vivre, du vivant ou de ce qui fait mourir et il me semble que pour essayer de localiser ce qui est recherché du côté du sacré chez Freud il faut en effet aller du côté de la parole. Freud insiste beaucoup sur la parole, toute parole était au départ un sortilège, et il fait remarquer que même le pouvoir actuel des médecins relève du sortilège, alors que maintenant le souci est de rendre la médecine presque positive et de faire du médecin un simple donneur de remèdes ou d'ordonnances, Freud parlera déjà de la personne du médecin comme véhiculant une possibilité d'espoir qui pour lui reste magique. Je crois que cet espoir, cette croyance, n'est possible que là où il y a rapport entre personnes. C'est-à-dire que ce qui est proche du sacré que chercherait Freud ce serait toujours non pas dans le psychisme solitaire mais dans ce qui fait qu'il y a rapport. Comme si quelque chose un courant passait entre deux ou plusieurs personnes et qui fait que plusieurs personnes pouvant établir un langage, communiquer, créer... eh bien quelque chose de quasi sacré passait par là. Je pense que ce que Freud intuitionne rejoint ce que Lacan va nommer le symbolique.*

Je vous propose donc un itinéraire qui permettra je l'espère d'éclairer d'un certain point de vue le travail de réflexion de cette année. En effet je ne vais pas parler directement de « Moïse et le monothéisme » d'autres y consacreront plus précisément leur intervention, mais plutôt proposer une lecture transversale des écrits de Freud de « Totem et tabou » au « Moïse » comme il est commun de l'appeler. Lecture transversale donc à propos du sentiment religieux. Sentiment religieux et non la religion. Sur ce point je ne pense pas qu'il y ait grand-chose à ajouter à ce que l'on sait. On sait en effet que Freud, classiquement, a toujours professé que la religion relevait d'une névrose obsessionnelle déguisée et que ses dispositifs mettaient en place une illusion collective. Néanmoins, à scruter de plus près l'ensemble du texte freudien, on s'aperçoit que sa position était beaucoup plus nuancée et, particulièrement, dans ses rapports successifs avec Fliess, avec Jung, avec le dernier Ferenczi et enfin, et surtout, avec Romain Rolland. En effet une certaine notion du sacré y apparaît fondamentale et, au-delà de la problématique personnelle de Freud vis-à-vis de la figure paternelle, une fascination certaine se fait jour pour l'occulte, la mystique, et « les puissances de l'au-delà ». Lorsqu'il faisait tourner les tables avec Ferenczi ce n'était pas seulement pour s'amuser il y avait certainement un petit intérêt pour ce qu'il y a de l'autre côté au-delà de

la réalité visible... Mon titre au fond est mal formulé parce qu'il ne s'agit pas tant de l'Homme Freud que de la question du sentiment religieux dans son élaboration théorique.

C'est en effet toujours difficile de lire un texte avant tout dans un contexte référentiel, et non pas comme un document auto-référentiel. Autrement dit : tel ou tel texte ne décrirait pas un objet extérieur, mais la vie psychique et la vie intérieure de l'auteur. Bien sûr il y a toujours les deux lectures, et cela est évidemment vrai pour tout le monde, c'est vrai aussi pour Freud qui a accédé par ce biais au statut d'analysant préféré de tous les analystes. Nous l'avons soumis régulièrement à un travail de deuil cannibale. Son histoire n'a plus de secret pour nous. Nous l'avons déconstruite, découpée, cuisinée et consommée.

Sur le plan des anecdotes biographiques, s'il faut y céder, on pourrait rappeler par exemple que Freud ne voulait absolument pas se marier religieusement. À cette époque à Vienne où il habite avec sa jeune femme c'était obligatoire, on n'était pas marié si on n'était pas passé à l'église ou à la synagogue. Il va se marier en Allemagne où la synagogue n'est pas obligatoire. Mais deux jours avant le mariage il se rend compte que de retour en Autriche ils ne seront pas reconnus et la mort dans l'âme il va se soumettre au rituel, aux quelques formules qu'on lui demande de faire mais plus jamais il ne le fera et quand Martha le premier vendredi après son mariage veut allumer les bougies du shabbat comme elle a toujours vu faire chez elle et à quoi elle tient il les lui arrache des mains et lui interdit formellement. Et 53 ans durant elle n'allumera pas les bougies du shabbat et le vendredi suivant la mort de Freud elle les allumera. Ça montre comment il y avait peut-être chez Freud une espèce de haine plus que de l'indifférence.

Si on revient en arrière on trouve par exemple dans une lettre de sa correspondance avec Martha du 23 juillet 1882, il n'est alors que fiancé, il écrit concernant le judaïsme :

« Jérusalem est détruite mais ma petite Martha et moi vivons et sommes heureux et les historiens disent que si Jérusalem n'avait pas été détruite nous autres juifs aurions disparus comme tant d'autres peuples avant et après nous. Ce ne fut qu'après la destruction du temple visi-

ble que l'édifice invisible du judaïsme put être construit. »

Il y a là quelque chose qui va du côté de l'arrachement à la terre l'arrachement à tout ce qui est matériel et à toute sorte de communautés qui pour lui tout ce qui est communautaire il l'appelle la masse compacte. Il faut que l'individu se sépare absolument de ce qu'il appelle la foule.

Mais venons-en plus précisément aux textes.

### LE ROYAUME DES MÈRES

Ce n'est pas très original de le dire mais le « nœud » de l'affaire pour Freud c'est la relation au père. Si on regarde sa première théorisation de l'origine de la religion qui est Totem et tabou ce qu'il met au centre c'est le père de la horde, ce père mythique, ce père qu'il invente, le premier père, qui dirigeait tout sans aucune loi pour le restreindre et qui est assassiné par les fils qui s'entendent entre eux pour s'en débarrasser et puis qu'une fois qu'ils l'ont tué par remords par culpabilité vont en faire un dieu. Ils vont lui rendre une sorte d'hommage constant qui va être la religion. Donc cette culpabilité dont on sait que Freud va en faire le centre de sa théorie avec le complexe d'Œdipe, masculin puisqu'il n'y en avait pas d'autre pour le moment, va faire de la religion une sorte d'hommage inversé au père que l'on a tué. Cette problématique du père chez Freud qu'il ne quittera jamais, ce n'est d'ailleurs pas anodin de voir que Totem et tabou il l'a écrit à la fin de sa relation avec Jung où justement la question du père et du fils s'est posée de façon tout à fait violente à cette époque là et en réponse à un texte que Jung écrivait et dont il ne savait rien sauf qu'il était question de mythologie, donc pour répondre à ce travail dont il se doute qu'il ne va pas dans le sens de sa propre théorisation, dans lequel Jung va se séparer de lui en tant que fils, eh bien il va remettre le père au centre dans Totem et tabou.

C'est d'autant plus intéressant que le travail que fait Jung à la même époque c'est un travail au contraire qui tourne autour de la mère. Et on voit que lorsque Freud va parler du culte des déesses mères, il montre d'une certaine manière que c'est toujours le père qui est le plus impor-

tant. Par ailleurs cette espèce de matriarcat très fantasmé qu'il évoque dans ses textes, mais c'est une idée de l'époque quoique cette idée n'est pas absente loin s'en faut chez des psychanalystes contemporains qui posent la question d'une résurgence du matriarcat à notre époque, or on le sait l'ensemble des spécialistes en sciences sociales s'accordent aujourd'hui pour réfuter totalement la notion de matriarcat<sup>1</sup> eh bien ce matriarcat on ne sait jamais très bien où il se place : est-ce que c'est avant le père, après le père mais finalement c'est toujours le père qui est dominant.

D'ailleurs, la question de la mère c'est une question avec laquelle Freud ne semble pas à l'aise qu'il n'aborde vraiment que vers la fin, à la fois de sa vie et de sa théorisation et encore un peu sur la marge un peu difficilement. Il y a comme une difficulté à aborder ce domaine du maternel et du féminin d'une façon générale puisque le premier texte dans lequel il va y avoir une différenciation entre la libido masculine et la libido féminine c'est le texte sur le narcissisme en 1914-1915 dans lequel il fait apparaître les femmes comme des êtres tout à fait étranges dans leurs manières d'aborder l'homme, elles n'aiment pas comme les hommes dit-il, c'est assez ahurissant ce qu'il dit par exemple qu'elles n'aiment pas, qu'elles ne peuvent pas aimer, qu'elles ne peuvent qu'être aimées que ce sont des êtres complètement narcissiques.

Texte qui va être repris peu à peu notamment en 1923 avec la différenciation du complexe d'Œdipe masculin et féminin. Et puis les deux trois textes qu'il écrit sur la féminité après 1930. Là il y a quelque chose qui lui apparaît comme étant du registre de l'Autre, de l'Autre un peu inquiétant un peu trop différent inabordable mystérieux. Quand cela lui est-il venu ? C'est dans la deuxième partie de sa vie avec la guerre de 14 comme point de bascule. Il a été désespéré de la défaite allemande mais également de ce qu'il a appris de cette énorme boucherie, de cette folie meurtrière et lorsqu'il l'apprend il en a une dépression profonde. Du coup il est obligé de

remettre en question l'optimisme qu'il y avait dans sa première théorisation à savoir que tout n'était que libido et que si on libérait la libido l'homme serait tranquille, paisible, travaillerait et il se rend compte que ça ne suffit pas qu'il y a aussi autre chose, qu'on est là dans un domaine de l'altérité et c'est là qu'il va élaborer cette deuxième topique avec la pulsion de mort qui est ce qui vient saper, miner de l'intérieur ces forces de vie sur lesquelles il a travaillé jusque là.

On peut se demander si cette question de la pulsion de vie/pulsion de mort ce n'est pas aussi, ne fusse qu'inconsciemment, une vision religieuse du monde, même si évidemment il ne s'agit pas de la religion comme nous l'entendons d'habitude.

On pourrait avancer que la pulsion de mort c'est l'équivalent d'un grand Autre à l'intérieur de l'individu, il y a là quelque chose comme un mystère, quelque chose qui n'est pas compréhensible immédiatement qui n'est pas « logique » mais qui vient s'imposer de l'intérieur de l'homme.

Et lorsqu'il introduit cette deuxième topique, cette pulsion de mort qui d'une manière un peu étrange est nécessaire à la vie, on voit un certain nombre de ses élèves, par exemple Jones, qui trouvent que Freud plonge dans l'irrationnel. Et face à la levée de boucliers qui a eu lieu autour de lui surtout du côté des anglo-saxons qui trouvaient que là il y avait quelque chose de spéculatif, de fumeux, de mystique justement, Freud a tenu bon. C'est quelque chose qui déborde, qui ouvre une porte vers justement cette fameuse « porte des mères » c'est-à-dire des mystères qui sont pour lui au-delà de la raison.

D'ailleurs, quand il parle de la porte du royaume des mères on ne peut pas s'empêcher de penser à Goethe et son Faust, où la descente de Faust chez les mères est une scène des plus énigmatiques et qui a donné lieu à de nombreuses interprétations allégoriques ou philosophiques qui est aussi cette exploration de l'inconscient et du rêve. Ce que Goethe, dans le second Faust, appelle le « Royaume des Mères », c'est non pas

1 Comme le fait par exemple F. Zonabend : « Le matriarcat, ces sociétés qu'on dit gouvernées par les femmes et que des auteurs anciens ont cru voir incarnées par des formations sociales matrilineaires sous prétexte que la filiation y passait par les femmes n'a jamais existé sinon dans la mémoire mythique des sociétés ou dans l'imagination des premiers ethnologues et historiens du droit familial » (« *De la famille, regards ethnologiques sur la parenté et la famille* », in *Histoire de la famille*, t. 1, Paris, Armand Colin, 1986).]

le « maternel premier », celui de ma propre mère dans mon archéologie psychique, mais « l'idée », l'« archétype » de la Mère, et là on côtoie Jung, cette matrice structurelle de l'inconscient qui nous mettrait en relation avec toute sa charge numineuse, c'est-à-dire l'expérience affective du sacré et on sait que Jung rattache le numineux aux archétypes. Or, pour Freud – Henri Vermorel, par exemple, l'a bien montré dans son essai sur la correspondance de Freud et de Romain Rolland à propos du sentiment océanique –, pour Freud la structuration de l'homme passe par un refoulement, quasiment une forclusion, de ce maternel originaire.

Et concernant la porte des mères il y a aussi une sorte de contradiction car lorsque dans une lettre à Stefan Zweig il reproche à Breuer de ne pas l'avoir ouverte cette « porte des mères » en même temps on a l'impression que lui aussi ne voulait pas le faire non plus. On a l'impression à la fois d'une réclamation et d'un retrait en même temps.

Sans doute voulait-il dire que Breuer avait reculé devant cette grande question de la sexualité puisqu'il s'agissait de sa patiente qui avait fait une « grossesse nerveuse » qui lui était destinée et qu'il n'avait pas voulu voir.

### LA DIMENSION MYSTIQUE

Il y a une phrase un peu mystérieuse qu'a écrite Freud à Londres le 22 août 1938 : « Mystique l'obscur auto perception du royaume extérieur au moi du ça ». Cette phrase est sans doute la constante de Freud dans sa position concernant la mystique et tout ce qui est du registre de l'ouvert. Quelque chose que du côté du mystique Freud considère comme redoutable et comme quelque chose qui va empêcher en quelque sorte la constitution du sujet et du moi. C'est d'ailleurs ce qu'il reprend à la fin de sa conférence sur « La décomposition de la personnalité psychique » les derniers mots sont ceci :

« Là où était du ça doit advenir du moi » le fameux *Wo Es War, soll Ich werden*. Pour Freud le Moi représente la raison et le bon sens par rapport au ça qui a pour contenu les passions. On sait que Lacan à la différence de Freud va faire du Moi l'instance imaginaire par excellence et proposera « Là où le S était, là le Ich doit être. »<sup>2</sup>

Autrement dit ce n'est pas le Moi qui doit prendre le pas sur le ça.

Pour Freud c'est un travail de culture. Autrement dit la tâche analytique et la tâche de l'humain c'est en quelque sorte de reconquérir tout ce qui est du domaine du ça c'est-à-dire tout ce qui est donc du domaine du mystique, pour qu'il soit recouvert par ce qui est le JE. Un exemple qu'on trouve chez Freud de cette nécessaire conquête de l'ouvert et du mystique on en trouve témoignage chez un jeune poète Bruno Goethe qui à l'âge de 22 ans vient rencontrer Freud pour des migraines et il lui raconte qu'il est en train de lire en même temps la *Bhagavad Gîta*. Beaucoup considèrent aujourd'hui la *Bhagavad Gîta*, qui est une partie du *Mahabharata* écrite vers l'an zéro, comme le livre sacré de l'hindouisme. Les textes sacrés les plus importants sont le *Mahabharata* et le *Ramayana*, composés entre le 4<sup>e</sup> siècle avant J-C et le IV<sup>e</sup> siècle après J-C.<sup>3</sup>

Alors le témoignage de ce jeune poète dit ceci : « Tandis que je discourais Freud se leva et fit dans la pièce quelques allées et venues. Prudence jeune homme prudence s'exclama-t-il lorsque j'eus fini vous avez raison d'être enthousiaste et la bouche parle de l'abondance du cœur ce cœur gardera toujours ses droits mais conservez cette tête froide que Dieu merci vous avez encore ne vous laissez pas surprendre, un esprit prompt et clair comme l'éclair est un des dons les plus précieux. Les poètes de la *Bhagavad Gîta* sont les premiers à affirmer la même chose. Voir, toujours voir, (on est du côté de la pulsion scopique de maîtriser l'objet externe) garder les

2 « Il y a deux sens à donner à la phrase de Freud — *Wo Es war, soll Ich werden*. Ce Es, prenez-le comme la lettre S. Il est là, il est toujours là. C'est le sujet. Il se connaît ou ne se connaît pas. Ce n'est même pas le plus important — il a ou il n'a pas la parole. A la fin de l'analyse, c'est lui qui doit avoir la parole, et entrer en relation avec les vrais Autres. Là où le S était, là le Ich doit être. (*Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Livre II, 1954-1955, séance du 25 mai 1955, p. 288) ».

3 Les textes sacrés de l'Inde les plus anciens sont les Veda contenant notamment le *Rig-Veda* et les *Upanishad*, compléments ésotériques qui ont donné jour à un système philosophique, le *Vedanta*.

yeux toujours ouverts, se faire conscient de tout, ne reculer devant rien, toujours être ambitieux cependant ne pas s'aveugler ne pas se laisser engoutir, l'émotion ne doit pas vous étourdir [...] La Bhagavad Gîta est un poème grandiose très profond et c'est un abîme terrifiant car si vous vous enfoncez dans le monde de La Bhagavad Gîta sans le secours d'un esprit très pénétrant là où rien ne paraît ferme et où tout se dissout l'un dans l'autre vous vous trouverez soudain devant le néant. Savez-vous ce que ça veut dire être devant le néant? Savez-vous ce que cela veut dire? Et pourtant ce néant n'est qu'une méprise européenne or on ne le comprend pas en Europe c'est le délire ah! Ces rêveurs européens que savent-ils de la profondeur orientale? Ils délirent, délirer, vraiment ils ne savent rien, ils s'étonnent alors quand ils perdent la tête et qu'ils en deviennent fous littéralement fous ».

Vous voyez il s'agit de conquérir toute dimension mystique.

Dans la deuxième partie de sa vie et notamment dans l'échange avec Romain Rolland on a l'impression qu'il continue à maintenir les positions classiques sur la religion, il continue à les maintenir et pourtant il accepte de discuter avec Romain Rolland. Et ce que lui amène Romain Rolland c'est du côté de la mystique, du maternel, de l'institution en tant que telle. Tout ce qu'il refusait jusque là.

Dans une des dernières lettres à Romain Rolland il déclarera « je suis complètement fermé à la mystique et à la musique ». Que l'on peut entendre comme: fermé à, ce n'est plus complètement fermé, ça existe mais moi je n'y ai pas accès. Face à cette question de Freud et du religieux j'ai essayé de bien marquer les distinctions, c'est-à-dire d'un côté le religieux au sens des institutions religieuses, des églises pour prendre notre vocabulaire et de l'autre le sentiment religieux, la croyance et ce que nous pourrions appeler le sacré qui sont tout autant des réalités différentes les unes des autres.

#### LA DIMENSION DU SACRÉ

Alors où se situerait la dimension du sacré chez Freud? On la découvre par exemple contre la médecine officielle: le rêve a un sens et la

médecine n'en veut rien savoir! nous dit-il. Contre la médecine aussi quand il critique la religion de la science qui vient parfois remplacer l'ancienne religion qui est incapable de dire à quelqu'un qu'il va mourir alors qu'au moins avant il y avait les sacrements de la mort, il montre que cette religion de la science est comme énuclée d'un pouvoir de parole. Nous voici au cœur de notre question: le pouvoir de parole Freud le situe dans le sacré. Même dans son texte sur l'analyse profane (1926) il dit bien que tout acte de parole relève du sortilège, de la magie, c'est-à-dire qu'il s'agit toujours d'une forme de sacré supposé antérieur aux institutions religieuses. Mais cette dimension sacrée elle fait régulièrement partie de la parole. On a l'impression que ce que Freud appelle « sacré » en mettant le terme entre guillemets a été réquisitionné par certaines forces culturelles qu'on appelle les églises. Freud y est hostile encore que l'on trouve un certain paradoxe parce que dans sa correspondance avec le pasteur Pfister il lui dit que puisque l'on a autorisé les médecins à être psychanalystes on peut bien aussi autoriser les prêtres! C'est tout de même assez déconcertant, donc il y a le sentiment que les églises ça se reforme partout chaque fois qu'on pétrifie un certain rapport au discours.

Il ne semble pas que son intention soit de liquider le religieux c'est comme si dans le religieux s'était réfugiée une dimension qui habituellement n'est pas reconnue mais qui est là déjà dans le psychisme.

Concernant le sacré, terme à employer à la fois avec des guillemets et un point d'interrogation, sans pouvoir le définir, Freud en parle par exemple dans Totem et tabou et d'une manière intéressante pour dire que c'est lié à toutes les manifestations incontrôlables de vie et de mort. Il parle de cette puissance mystérieuse qui est un peu comme le mana. Ce terme polynésien mana désigne une force surnaturelle dont l'Anglais R. Marett (1866-1943) et le Français Marcel Mauss (1872-1950) ont tenté, dans le contexte de l'ethnologie religieuse, d'évaluer les propriétés: « Ce mot, précise Marcel Mauss, subsume une foule d'idées que nous désignerions par les mots de: pouvoir de sorcier, qualité magique d'une chose, chose magique, être magique, avoir du pouvoir magique, être incanté, agir magique-

ment ».

L'accent n'est pas mis par Freud sur un pouvoir de transcendance mais sur une non maîtrise à l'égard de ce qui fait vivre, du vivant ou de ce qui fait mourir et il me semble que pour essayer de localiser ce qui est recherché du côté du sacré chez Freud il faut en effet aller du côté de la parole. Freud insiste beaucoup sur la parole, toute parole était au départ un sortilège, et il fait remarquer que même le pouvoir actuel des médecins relève du sortilège, alors que maintenant le souci est de rendre la médecine presque positive et de faire du médecin un simple donneur de remèdes ou d'ordonnances, Freud parlera déjà de la personne du médecin comme véhiculant une possibilité d'espoir qui pour lui reste magique. Je crois que cet espoir, cette croyance, n'est possible que là où il y a rapport entre personnes. C'est-à-dire que ce qui est proche du sacré que chercherait Freud ce serait toujours non pas dans le psychisme solitaire mais dans ce qui fait qu'il y a rapport. Comme si quelque chose un courant passait entre deux ou plusieurs personnes et qui fait que plusieurs personnes pouvant établir un langage, communiquer, créer... eh bien quelque chose de quasi sacré passait par là. Je pense que ce que Freud intuitionne rejoint ce que Lacan va nommer le symbolique.

### ORDRE SYMBOLIQUE OU SYMBOLIQUE ?

C'est une question très vaste pour laquelle il convient de distinguer le symbolique, de l'ordre symbolique, de la loi symbolique, du symbole. Bien sûr Lacan parle d'ordre symbolique suite aux travaux de Lévi Strauss et on en trouve traces dans sa conceptualisation, mais son effort va par la suite consister à dégager le concept de symbolique entendu dans un sens très particulier, comme un registre une dimension indissociable de deux autres l'Imaginaire et le Réel. Donc là ça complique un peu l'affaire, il faut bien sentir combien les concepts de Lacan ne peuvent pas être dissociés d'une pratique c'est-à-dire celle de la cure analytique. On ne comprend rien à mon avis à l'interprétation de Lacan et à l'utilisation même de ses sources par exemple celles que lui livre à cette époque là Lévi-Strauss, si on ne comprend pas qu'elles sont asservies à la finali-

té précise de la cure et aux difficultés que certainement il rencontre à cette époque là.

Ce que dit Lévi Strauss c'est que ce qui est essentiel c'est que l'ordre symbolique existe, sans dire dans quel sens cet ordre symbolique doit être appliqué et pensé par les sociétés. Peu de gens ont lu cet ouvrage « Les structures élémentaires de la parenté » mais en revanche les gens ont lu soit la préface soit la conclusion. Ceux qui n'ont lu que la préface vont nous dire il y a une fécondité de l'interdit c'est notamment l'interprétation qu'en donnera Lacan qui est l'autre grande lecture de l'ordre symbolique. Rentrer dans l'ordre humain c'est s'interdire, il faut s'interdire certains désirs, pulsions pour pouvoir devenir un être humain. Si on lit la conclusion des « Structures élémentaires de la parenté » là ce n'est pas la même interprétation. Là l'ordre symbolique n'est pas un interdit mais bien d'avantage une prescription. Ce que nous dit Lévi-Strauss c'est que la prohibition de l'inceste est moins une prohibition qu'une prescription au fond très simple qui est de ne pas vivre entre soi. Il faut sortir de l'entre soi. Ce qui compte c'est l'ouverture au dehors d'avantage que l'interdit qu'une sexualité interdite.

De ce point de vue là on peut sentir que c'est assez simple et que le concept de symbolique Lacan y entre à la suite de Freud à partir du concept de contrainte. Par exemple Freud avait souligné la contrainte de répétition, c'est-à-dire que quelque chose se dévoile qui insiste et c'est devant cette insistance de quelque chose qui se présente comme indépendant du sujet, comme ayant sa logique, ses enchaînements qui semblent extrêmement contraignants. C'est certainement à partir de là que Lacan essaie de dégager un registre particulier qu'il appelle le symbolique, dans lequel il voit à partir de deux courants principaux qui sont le courant linguistique (Saussure, Jakobson, Benveniste...) et le courant anthropologique (Lévi-Strauss) il se nourrit de ces apports là pour donner consistance à quelque chose qui s'impose dans la cure.

Qu'est-ce qu'introduit Lacan par rapport à Lévi-Strauss? C'est au moins deux choses :

Premièrement la question de lire l'ordre symbolique comme un interdit ou non. C'est-à-dire qu'il va lire cet interdit comme un interdit que l'on retrouve dans les expériences indivi-

duelles ce que ne dit pas Lévi-Strauss parce que Lévi-Strauss ne s'attache qu'au niveau collectif, il n'y a aucune pensée chez lui de l'existence d'un sujet, il dit même que le sujet est l'enfant gâté de la philosophie et qu'il est bon de se débarrasser de cette notion générale de sujet alors que pour Lacan il faut penser la constitution du sujet à partir de l'ordre symbolique, il y a une fécondité du symbolique chez Lacan qui est constitutive du sujet. Ne pas reconnaître cet ordre symbolique, ne pas reconnaître cette logique qui existe indépendamment de soi c'est pouvoir ne pas exister véritablement comme sujet en tout cas ne pas exister face à cet ordre ou sous cet ordre. Au contraire pour Lévi-Strauss s'intéresser à l'ordre symbolique c'est se débarrasser de la dimension du sujet.

Deuxièmement il y a un grand point commun entre Lacan et Lévi-Strauss c'est que chez tous les deux l'ordre symbolique n'est pas posé, défini, mais il est d'abord posé comme un problème, au niveau de la cure pour Lacan et pour l'analyse des structures de parenté ou mythologiques pour Lévi-Strauss. Ce que relève Lévi-Strauss dans les mythologies ce n'est pas du tout la prohibition de l'inceste. Ce qui est important c'est cette notion de point de passage. L'enjeu c'est toujours de penser une médiation entre des distances incommensurables. Chez Lacan le symbolique c'est à la fois l'assujettissement, l'aliénation et la séparation. Cela ne veut pas dire qu'il y aurait un ordre symbolique auquel devrait correspondre un sujet. L'expérience de la psychanalyse montre que c'est à chaque fois singulier et que la cure analytique démontre à la fois la rigueur de la contrainte et le choix du sujet c'est-à-dire que l'on ne peut pas dire qu'il y a un ordre symbolique d'où se déduit un sujet, d'ailleurs Lacan va parler plutôt d'effet sujet, c'est-à-dire que l'ordre symbolique n'est pas posé avant, comme si l'ordre symbolique et chacun s'emboîtaient comme par magie. Le symbolique est à la charge de chaque sujet. Il n'est pas ce qui est déjà là par l'existence de la communauté à laquelle il s'agirait d'être introduit ou initié, c'est au contraire une sorte d'idée contractualiste qui fait reposer sur l'individu la consistance du symbolique dont il dépend, et ce n'est pas une mince affaire...

Alors si le symbolique pour nous n'est pas

celui des ethnologues, des anthropologues, des historiens, des religions, ni même celui de Jung, dans cette salle où est le symbolique ? Le symbolique c'est l'élément qui, dans le langage, se trouve évocateur d'une présence, d'une force qui, elle-même, est absente et insaisissable : le symbole, le mana, par exemple ou encore le drap pour Freud.

Le symbole, le symbolique, donc, auquel nous nous référons nous dans notre pratique est dans cette salle, mais il n'est pas chez moi. Il n'est pas chez vous. Il est entre nous, ici, là. Si nous le voulons bien, si nous y consentons, je veux dire à partir du moment où j'engage devant vous cette énonciation, je vous propose ce pacte interne à toute parole qui est d'inviter l'interlocuteur à participer à cette quête commune, éventuellement source de jouissance, à cette quête de ce que la parole vient ici absenter et qui donc alimente, notre interrogation, notre recherche, notre souci ; ce qui fait que nous attendons évidemment de cette parole qu'elle avance ce qui viendra répondre au pacte reconnu éventuellement de cette perte, en tant qu'elle serait partagée, qu'elle nous serait commune, que nous serions bien de la même chapelle comme s'exprime Freud à propos d'autre chose ; il s'agit de la satisfaction que nous pourrions ensemble avoir de trouver la moins mauvaise réponse à cette quête de l'objet que la parole ainsi vient absenter. Il s'agit de l'absence radicale et fondatrice dont le signifiant se trouve ainsi le symbole. A mon sens et dans l'épreuve que nous pouvons faire dans notre rencontre, le signifiant est symbolique de ce qui est la pure absence, non pas évocateur d'une présence, d'une force, d'une puissance dont je serais éventuellement la victime, le gardien, le prêtre, tout ce que l'on voudra, mais le signifiant est le symbole d'une pure absence et c'est bien ce qui nous fait - les psychanalystes sont quand même bien placés pour le savoir — tout le problème, car s'il n'y avait pas cet effet, on ne voit pas pourquoi il y aurait du symptôme puisque le propre du symptôme c'est évidemment de chercher soit à la nier cette absence, soit à la combler. Ce qui fait donc que ce pacte que je suis en train de vous proposer, il n'y a a priori aucune raison pour que vous l'acceptiez. Aucune raison puisque, après tout, le principe d'une réunion de cette sorte, c'est évidemment de trouver le

moyen, ladite absence, de venir la fermer, la suturer. C'est là que l'on estime avoir triomphé, c'est un triomphe mitigé mais c'est en tout cas le propre d'une avancée que l'on dit scientifique d'avoir trouvé les bons signifiants pour, ce défaut, venir le combler; cela d'autant plus qu'à partir du moment où il y en a un, là, qui s'engage dans la parole et dans l'énonciation, c'est-à-dire qui s'autorise du symbolique, qui le propose, l'interlocuteur a les meilleures raisons de le refuser. Pourquoi? Parce que dans la mesure où en tant qu'interlocuteur, il se situe au lieu de l'Autre, il est précisément dans le lieu où le symbole, ce qui serait le représentant d'un manque, d'une absence, il est précisément dans le lieu où le symbole fait défaut.

Le symbole c'est, faut-il le rappeler, cette moitié de pièce qu'un interlocuteur vient proposer à l'autre dans l'attente que celui-ci y mette l'autre moitié de la pièce de telle sorte que les deux réunies forment une pièce une; mais comme nous le savons justement par les effets du langage, l'un et l'autre n'ont jamais la bonne moitié, c'est bien le problème. Ils n'ont jamais la bonne moitié c'est-à-dire qu'entre les deux moitiés il y aura toujours un déficit. Que sont donc les névroses si ce n'est une façon de se défendre de manière obstinée, acharnée, de se défendre contre cette absence que met en place la parole, le pacte proposé par la parole, de s'en défendre soit d'un point de vue que l'on nomme dans notre lexique psy classiquement hystérique en s'engageant dans une demande pathétique et effrénée pour obtenir l'objet qui est visé, soit comme on le sait du côté obsessionnel pour obtenir, pour conjindre, pour suturer ce qui fait ce manque généré par la parole et dont chaque signifiant devient le symbole puisque le propre du signifiant c'est de se référer à cette absence en tant qu'il vient chaque fois nous proposer le sens, voire éventuellement la saisie d'un objet qui serait capable de porter remède à cette absence.

J'ai situé ici la question de façon caricaturale entre l'énonciateur et celui auquel il s'adresse mais il est clair que le débat fonctionne à l'intérieur même du sujet puisque si le sujet n'existe c'est justement que dans le langage, il y a ce défaut, cette absence, ce lieu vide qui lui donne une place. Donc ce débat se situe à l'intérieur du

sujet lui-même en tant qu'il est représenté par un signifiant en tant que ce signifiant est symbolique de ce qui fonde l'absence et puis représenté par ce signifiant-là pour un autre qui lui, du fait de cette absence, ne s'assume que sous la forme de la souffrance puisque il n'en bénéficie pas. Alors, si c'est bien là le propre du symbolique, nous sommes condamnés au symptôme c'est-à-dire nous sommes condamnés aux névroses. Au fond, le symptôme névrotique, en général, cela veut dire quoi? Que nous faisons du sacrifice de notre jouissance ou d'une part de la jouissance ou de la totalité de notre jouissance, le symbole, à entendre au sens freudien, le symbole de ce qu'il en serait pour nous de l'amour de qui? De Dieu? de l'amour du père comme on dit?

#### NOS SINTHOMES COMME GARDIENS D'UN SACRIFICE

A condition de situer ce mot « père » dans la langue. Je m'explique. Ce n'est pas mon propos aujourd'hui mais je pense qu'il faut insister que de « Totem et tabou » au « Moïse » (voir la lettre à Romain Rolland en 1936 où il interprète le trouble qui le prit en 1904 sur l'Acropole) on voit se dessiner peu à peu chez Freud à la place d'un père réel un père hypothétique, un père conjecturel. Et que c'est à cet endroit que Freud passe le relais à Lacan qui poursuit cette question par les développements que nous connaissons. Puisque ce mot « père » ne va plus devenir qu'une hypothèse existentielle, qu'un mot de la langue. C'est un passage qu'il fait opérer d'un père conjoncturel à un père structurel. Ce « Père » est réduit à un signifiant, un signifiant parmi d'autres qui serait celui qui donne consistance à la langue. On est loin du père réel ou idéal ou imaginaire et la difficulté c'est que l'on continue à employer le même mot pour désigner toutes ces acceptions mais ça c'est une autre histoire... c'est le point où une élaboration théorique s'articule inmanquablement aux valeurs mythiques d'une société, le point où peuvent se reconnaître les fondements idéologiques d'une pensée.

Je disais avant ma parenthèse que nous faisons du sacrifice de notre jouissance ou d'une part de la jouissance ou de la totalité de notre jouissance, le symbole, le symbole de ce qu'il en



serait pour nous de l'amour de Dieu, l'amour du « père » en tant que TOUT, UN, dans la langue, disons de l'univoque. Ce qui constituerait le réel de la langue. Eh bien ! Justement l'amour de ce TOUT suppose que ce qu'il voudrait de nous, et là je reviens à la fable, au mythe, c'est le sacrifice de la jouissance. Peut-être celle-là même à laquelle en tant que père mort il aurait renoncé, je n'en sais rien, mais en tout cas nous devenons grâce à nos sinthomes comme Lacan les appelle, nous devenons les gardiens de ce sacrifice. Quittons la fable pour revenir à la langue. Autrement dit, dans cette situation de dialogue, d'adresse que j'évoquais tout à l'heure, nous allons veiller les uns et les autres à surtout ménager la place d'une mésestante, d'une incompréhension ; nous allons sacrifier ce qu'il aurait peut-être pu en être d'un accord commun autour de ce qu'ensemble nous pourrions résoudre, nous allons le sacrifier afin de répondre à ce qui serait hypothétiquement ou du fait de notre amour pour ce que je nommerai volontiers « un Tout dans la langue » ou de notre foi, nous allons le sacrifier pour maintenir entre nous cette béance qui serait ainsi la garantie aussi bien pourquoi pas de son amour, mais surtout la garantie de la permanence de ce qui alimente le désir. Car il est évident que notre angoisse, comme nous le constatons en clinique, c'est que ce qui supporte le désir vienne à disparaître et que nous avons donc besoin de cette absence pour que nous ayons le témoignage qu'il y a quelque part dans la langue un lieu d'où le désir s'entretient et donc que, si ce lieu vous l'appellez Dieu, ou Père, que Dieu reste avec nous. Quitte à ce que ce désir une fois qu'il se manifeste, nous nous dépêchions d'en faire le sacrifice par amour pour lui.

Je reviens à Freud par cette question du sacrifice parce que pour lui qui n'avait pas accès aux travaux de Saussure (le cours de Linguistique Générale date de 1916) cette question se pose différemment. Dans « l'Homme Moïse » Freud mettra le sacré essentiellement du côté du père, le spirituel sera mis du côté de la préférence pour le père comme si la mère était enfermée uniquement dans le sensuel, le senso-

riel. Cette vision manichéenne va influencer la quasi-totalité des courants psychanalytiques et on peut dire que la psychanalyse actuelle est coupée selon ses lectures. Ainsi on réhabilite beaucoup la voie suivie par Freud dans « l'Homme Moïse » et pour préciser ce que fait la mère on parle rarement de fonction maternelle encore que certains psychanalystes s'approchent de cette voie. Du côté maternel ce serait l'aliénation et du côté paternel ce serait le salut, si bien qu'on aboutit à une sorte de sotériologie (doctrine, théorie du salut) mais extrêmement manichéenne. Alors que dans Totem et tabou cela peut paraître paradoxal pour ce texte premier, on n'est pas du tout dans le manichéisme puisque le prêtre et l'allaitement sont mis dans le même rapport au sacré<sup>4</sup>, puisque par ces voies il y a quelque chose qui fait vivre qu'on ne maîtrise pas et qui nous conduit peut-être à créer ailleurs.

Comme si on était assez proche du mystère terrifiant, cette sorte de terreur que l'on ressent et qui permet de vivre et qui donne une sorte d'énergie sauvage à l'individu. Freud dans sa correspondance avec Fliess dit qu'il a le sentiment que les actes sexuels en particulier pervers (la perversion pour lui est extrêmement répandue) cela lui apparaît comme le résidu d'un culte sexuel primitif dont les rites s'exercent en secret. Il y a bien place pour une sorte de terreur parce que ce qui est sacré c'est une sorte de terreur devant le sentiment qu'une puissance qui permette que les choses rentrent en relation peuvent aussi bien détruire que faire naître. Et la terreur est aussi très présente surtout dans le premier Freud, par exemple l'arrivée d'une nouvelle vie, d'un nouvel enfant est d'abord repérée chez les femmes qu'écoute Freud par une sorte de réaction de terreur, c'est-à-dire de non compréhension, ce qui est autre chose et beaucoup plus complexe que le non désir d'enfant, il y a le sentiment d'être dépassée, de risquer d'exploser de risquer d'être expropriée de soi-même.

C'est seulement par la suite que Freud va reprendre ce qui était censé effrayer les femmes c'est-à-dire un corps étranger qui tout à coup aurait pris possession d'elles. Cet élément étran-

4 Avant l'instauration des religions à dominante masculine, on sait que l'Homme a d'abord cru à la prééminence de la Déesse mère : Inanna, Ishtar, l'Aphrodite du Proche - Orient, en ont été différentes figures.

Lorsque les temps ont changé, ces déesses ont accueilli du masculin auprès d'elles, sous la forme de " fils - amants " : Tammuz, Atis, et pour finir le Dionysos de la Grèce.

ger qui risque de prendre possession du corps de la femme ce sera le pénis devenu symboliquement le phallus ce sera quelque chose qui sera vu plutôt comme un complément réparateur d'un manque comme si une éclopée retrouvait la jambe qu'elle a perdue, quelque chose qui est instrumentalisé qui est à la fois valorisé qui sert à marquer la différence entre le 0 et le 1, c'est-à-dire un élément qui est totalement apprivoisé, alors qu'au point de départ quand Freud parlait de maladie qui était liée à toute névrose qui était liée à la possession par un corps étranger qu'il faut non pas expulser mais qu'il faut laisser circuler à l'intérieur, là il faisait place à un moment de *tremendum* (redoutable, effrayant, qui fait trembler). Mais on ne reste pas à un moment de *tremendum*, il y a aussi un moment de jouissance possible qu'à mon avis Freud ne rend sensible que lorsqu'il parle de l'expérience esthétique. C'est à ce moment là qu'une sorte de *tremendum* comme celui qu'il a en face de la statue de Moïse fait place au sentiment qu'on a redécouvert en soi des émois psychiques, des pensées, des mouvements, des processus dont on ne se saurait pas cru capables. Donc il y a un effet de révélation intime. On est très proche d'une conversion de ce qui était vécu comme une *tremendum* mais on aboutit à une sorte de réinvention de soi même. Seulement cela chez Freud est extrêmement localisé. Au début Freud en est très proche surtout lorsqu'il rencontre les hystériques qui mettent en avant cette dimension de *tremendum*, Il insiste d'ailleurs sur le lien entre l'inconscient, le royaume des ombres, le diabolique. On dirait qu'il y a à la fois chez Freud des tentatives pour délimiter un domaine sur lequel il a une maîtrise intellectuelle et en même temps pour nous dire que quand les patients qu'il voit s'obstinent à maîtriser ce domaine ils bloquent les issues ils ne peuvent pas sortir de leurs cas. Lorsque Freud écoute il situera le moment thérapeutique dans le moment d'acceptation d'un moment inconnu à l'intérieur de soi et qu'on ne maîtrise pas. Il n'emploiera pas par la suite le terme de sacré il dira simplement l'inconscient. Mais dans ses tous premiers textes Freud met l'inconscient du côté du diabolique.

Et on peut se demander si cela n'a pas quelque chose à voir avec son « inquiétante étrangeté ». On voit très bien que dans son trou-

ble sur l'Acropole Freud se trouve comme hors de soi, en même temps ce qui est étrange et si terrifiant c'est quelque chose qui est constitutif même de sa vie comme si c'était précisément cette inquiétude même qui était comme un fil directeur.

Autrement dit, s'il y a quelque chose qui est en rapport avec le sacré chez Freud c'est proche de ce qui permet de constituer le monde psychique c'est vraiment à la base de la construction du monde psychique et dont ne sait pas si ça vient de soi, si ça vient d'ailleurs, si ça vient de l'autre et ce n'est pas un hasard si quand Freud s'approche d'un domaine dans lequel il voit à l'œuvre des éléments sacrés il a besoin lui-même d'avoir des guides ou des accompagnateurs. Il faut qu'il s'appuie justement sur un écrivain, sur les contes d'Hoffmann pour avoir une sorte de guide et ne pas être confronté directement avec cette inquiétante étrangeté. C'est déjà ce qu'il avait mis en place au début avec les hystériques possédées. Où il y avait à la fois des éléments familiers, une redécouverte et en même temps quelque chose contre quoi on se débattait on se révoltait et qui faisait peur.

Donc, d'une certaine manière on a l'impression qu'on est en danger de destruction et qu'en même temps c'est cela sans quoi on ne peut pas vivre. Ce qui recoupe tout à fait la façon dont Freud insère ou exclut le phénomène amoureux avec le risque de destruction. Dans les études sur l'hystérie où il parle de l'amour de transfert il l'associe avec le terme qui revient tout le temps en allemand de sacrifice, un sacrifice qui serait vécu surtout du côté féminin, il dit que si les femmes se mettent à parler de leur expérience amoureuse elles ne peuvent le faire qu'en consentant un sacrifice. Et ce terme sacrifice reviendra régulièrement chaque fois que Freud parlera du phénomène amoureux. Alors sacrifice de quoi? De ce qu'il pointe dans le premier texte de « Traitement psychique traitement d'âme » ce qu'on pourrait appeler autocratie ou une souveraineté de soi-même? Une sorte de tension entre ce qu'on pourrait appeler souveraineté de soi-même et le fait de se laisser posséder par quelque chose d'autre? Tension que l'on découvre tout au long de l'œuvre de Freud mais habituellement ce quelque chose d'autre qui est

nommé directement dans les études sur l'Hystérie, parce qu'il nous dit bien au sujet d'Élisabeth que dans sa douleur il n'y a pas seulement une zone douloureuse mais que par le biais de la zone douloureuse elle est en contact avec « quelque chose d'autre », alors c'est extrêmement flou, c'est difficile d'appeler directement sacré ce « quelque chose d'autre » mais on voit tout de même que l'expérience analytique est un contact avec ce quelque chose d'autre qui est porteur d'un impact sacrificiel. Cet impact sacrificiel il est inévitable dès que l'on rentre dans le pacte amoureux où il y a risque de dépendance, risque de croyance, d'infantilisation et de féminisation. Ces risques vont avec les risques qui sont supposés exister du côté religieux. Alors cette menace elle est là toujours présente chez Freud mais Freud nous dit bien que si l'on se protège trop de cet infantile eh bien on ne veut rien savoir des processus inconscients qui cherchent au fond à frapper à la porte pour se faire reconnaître et entrer. Il est rare que Freud reconnaisse une proximité entre ce quelque chose d'autre qui essaie de se manifester et puis un phénomène qui est proche de ce que l'on entend par sacré bien que dans Totem et tabou la conjonction soit faite, on a l'impression que c'est le nom de religion qui ne doit pas être prononcé, il y a comme un évitement dans les noms. Il est vrai qu'à partir du moment où cette expérience de la heilig schrei, cette terreur sacrée, eh bien à partir du moment où cette expérience est prise dans des rituels, dans un langage qui l'enferme qui la codifie, il y certainement perte de contact avec le « quelque chose d'autre » on est pris dans quelque chose qui redevient familier et que l'on peut réciter en chœur.

Pour terminer je pense qu'il faut reconnaître combien Lacan a été un lecteur de Freud. Bien sûr le retour à Freud c'est surtout le retour à ce qui manque à Freud mais pour cela encore fallait-il avoir saisi véritablement ce que Freud mettait en travail. Prenons l'exemple du terme « expérience vécue », le vécu a très mauvaise presse ! Dans les termes lacaniens cela doit se dire Réel. Comme s'il ne fallait pas en parler. Les patients eux parlent souvent de « ressenti ». Ce terme « vécu » est employé et utilisé de façon répétitive tout au long des études sur l'hystérie,

Freud dit que c'est extrêmement important que tout le travail de l'analyse c'est de faire en sorte qu'un élément vécu soit non pas confondu avec, mais soit proche justement d'un élément représentatif qu'il y est comme une étincelle entre ces deux éléments et que justement la levée du refoulement elle s'effectue quand il y a ces deux « topiques » quand on est dans la proximité de « l'avoir vécu » et de « l'avoir entendu » mais cet « avoir vécu » n'est pas facilement revendiqué comme tel et on voudrait le plus souvent remplacer cette notion de vécu qui est trop obscure, extrêmement ténébreuse, qui représente plutôt une limite. Or il se trouve que Freud se heurte tout le temps à cette limite. Il dit même qu'au niveau de la compréhension du passé la parole est sans effet il faut reprendre tous ses souvenirs avec lui et que ces souvenirs soient accompagnés de toute leur charge affective pour qu'il y ait réception possible par quelqu'un d'autre et que cette conjonction avec des segments représentatifs et une émotion un peu débordante qui ne peut pas directement être comprise c'est ça qui est mutatif dans l'expérience analytique.

Cette façon de transformer par une expérience interne qui fait révélation de soi il semble que Freud ait plutôt tendance à la mettre du côté de ce que la femme va éprouver. Il y a une sorte de tension, comme si l'image masculine que promet Freud était non pas proche de la statue du commandeur mais disons d'une image un peu rigidifiante, du sceptre, enfin une perspective phallique qui mette l'accent sur ce qu'on doit penser, sur ce qu'on doit faire, sur une sorte de légitimité qui serait mise en avant et en même temps dans son travail Freud n'en finit pas de casser, de brouiller ce qu'il a lui-même présenté comme limite. Dans son écriture Freud rencontre tout le temps ce « quelque chose d'autre ». Il le rencontre d'autant mieux qu'il ne s'agit pas d'une écriture solitaire. Qu'il s'appuie soit sur la mythologie, des fragments de mythologie, soit sur des œuvres d'art comme en face de Moïse, soit dans l'attrait de tout ce qui entoure Léonard de Vinci, où il approche des figures maternelles, des émois maternels et à ce moment là il nous dit bien que si on est trop rationnel, trop raisonnable, si on veut être dans l'achèvement on risque d'être improductif, il dit même dans le Léonard de Vinci que c'est le chercheur qui à certains

moments a étouffé l'artiste. Lorsque Freud parle de celui qui serait dans la découverte, ce que Freud voulait être lui-même, quelqu'un qui travaille justement dans cette recherche active presque comme un colonisateur du psychique et bien cela étouffe en même temps une autre dimension qui est plus créatrice, qui est plus du côté de... la captation du sourire chez l'autre qui nous reconduit à des émotions qui nous débordent toujours qui nous dérangent toujours et qui à la fois nous expulsent de nous-mêmes et nous reconduisent à nous-mêmes. Il y a à la fois une expérience de réappropriation de ce que l'on a vécu dans l'enfance ou de ce que l'on est prêt à vivre, de ce que peut-être on n'a jamais achevé tout à fait comme expérience, donc à la fois une expérience de réappropriation mais le sentiment qu'il y a une souveraineté de soi-même une maîtrise de soi qui est lâché. Je pense que c'est cette dimension de perte que Freud associe toujours à ce qu'il nomme sacrifice, c'est le même mot en allemand qui dit sacrifice et victime (Opfer) et qui est là tout le temps dans les paroles de l'amour. Et c'est comme s'il fallait passer par cette perte, par du sacrificiel, ce qui est assez surprenant, pour retrouver un accès avec le monde inconscient. Dans les études sur l'hystérie il montre quelle est sa promenade avec les femmes et à ce moment là il est question de sacrificiel, de se laisser pénétrer, de se laisser ouvrir d'accepter, quelque chose d'autre. Il y a toute une série de métaphores comme l'idée par exemple « d'ouvrir » « d'admettre » « accueillir quelque chose à l'intérieur de soi », ce terme se retrouve dans un grand nombre de textes comme celui sur la négation ou dans des textes plus tardifs. Vers

la fin de son œuvre quand il aborde à nouveau le phénomène amoureux alors on a l'impression que l'approche de l'amour le reconduit à ses premières expériences qui le mettent au bord de l'effroi comme si la proximité de l'expérience amoureuse nous mettait au bord d'une sorte d'immolation. Et de ce point de vue là Freud est même plus négatif dans les textes de la fin que dans les textes du début. A la fin du texte sur le narcissisme il nous dit bien qu'il faut aimer pour ne pas tomber malade. Donc il faut bien fraterniser avec cet inconnu, accepter de ne pas être maître de soi pour avoir « un fonctionnement » qui nous permette d'échapper à la maladie ! C'est comme s'il consentait finalement une ouverture laissée à l'amour. Et dans « Malaise dans la civilisation » c'est au nom d'Éros que Freud nous dit que la civilisation ne pourra échapper à ce risque de mort qui se généralise que si on va au-delà de la loi. Il dit bien que le lien social ne peut pas s'appuyer uniquement sur la loi. Et qu'il doit s'appuyer sur une dimension libidinale, et c'est dans ce texte qu'il y a cette formule étonnante « la force de l'amour ». Il nous dit précisément que là où la loi est impuissante, accepter qu'il y ait de l'altérité à la fois chez l'autre et à la fois en soi eh bien seul Éros peut nous rendre capables de ce moment d'étourderie peut-être où on accepte qu'il y ait du sacrificiel. Il n'emploie pas du tout le terme de sacré dans cette œuvre mais alors que dans la plupart de ses textes il se méfiait de l'émoi de tout ce qui était mis en scène avec Éros, Éros ici est peut-être indésirable comme il l'avait dit au début, mais si on le chasse, s'il est hors de la cité c'est la cité qui est condamnée à la pulsion de mort.